

# L'art meurtrier



# de Sylvia Plath

Morte depuis 20 ans, Sylvia Plath est une poète encore trop peu fréquentée. Jusqu'à la fin avril, à la Place des Arts de Montréal, on peut entendre sa voix déchirante, à travers *Je t'embrasse Sylvia*, de Rose Leiman Goldemberg, une pièce à deux voix tirée de la correspondance entre Sylvia et sa mère Aurélia<sup>1</sup>.

par Anne-Marie Alonzo

La poésie est un art meurtrier», disait un critique américain après la lecture d'*Ariel*, de Sylvia Plath. Il disait aussi avoir eu la nette impression de lire des poèmes posthumes, c'est-à-dire écrits après la mort, pour l'avoir connue. Mais à lire Sylvia Plath, le malaise prend forme dangereuse. La lire c'est y entrer, s'y engouffrer totalement, et faire sien son étonnant mal de vivre. Née en 1932 dans le Massachusetts, cette jeune poète se donnait la mort en 1963 dans son appartement londonien. Elle avait trente ans, le disait et l'écrivait, parlait d'elle comme d'une autre, offrait son âme à diable et inscrivait mot à mot le destin qu'elle se préparait : «*Je connais le fond, dit-elle. / Je le connais par ma grande racine : / Qu'est-ce qui vous fait peur ? / Moi je n'ai pas peur : je suis allée là-bas.*»

Écrits féroceusement pendant les quelques mois précédant son suicide (on pourrait même dire : sa propre mise à mort, puisqu'elle glissa sa tête dans le four avant d'allumer le gaz), les poèmes composant *Ariel* sont à base d'arsenic et de vitriol. «*Je suis terrifiée par cette chose sombre / Qui dort en moi*». Mère de deux enfants, heureuse de l'être, heureuse en fait, du rôle de mère comme de peu de choses dans sa vie, Sylvia Plath écrit vraiment comme on accouche : «*Me voilà montagne, parmi les femmes-montagnes. / Les médecins vont parmi nous comme si notre grosseur / Épouvantait l'esprit...*» *Trois femmes*, son poème radiophonique à trois voix, se passe dans une salle de maternité. Trois voix, donc –

le chiffre 3 n'est-il pas celui de l'éternité ? – se parlent en superposant leurs coeurs/corps, en partageant leur mal. Trois voix d'une même femme, l'écrivaine, l'enceinte et la rebelle, ou une femme à trois voix disant, avec le calme le plus sûr, l'évidence de la douleur. Et son empoisonnement.

Publiée en majeure partie après sa mort, Sylvia Plath devient mythe et légende. Le biographique prend une place telle qu'il est presque impossible d'en distinguer l'oeuvre, de la lire objectivement. Ses poèmes, comme sa prose d'ailleurs (*La Cloche de détresse*, Éd. Denoël), semblent faire du réel une intarissable fiction.

On peut tenter alors de trouver la raison du «départ», tenter d'expliquer, mais les hypothèses sont trop simples : malade, épuisée, à peine séparée d'un mari adoré (Ted Hughes, lui-même poète reconnu), ou bien victime de l'*american dream*, de sa tentative désespérée de concilier l'image de la femme au foyer et celle de la créatrice, femme libre et ambitieuse en quête de perfection et d'absolu... Rien de tout cela ne semble juste, tout l'est pourtant. Étudiante brillante, active, acharnée, décidée à réussir, Sylvia Plath enverra, dès ses dix-sept ans, jusqu'à 45 textes au magazine *Seventeen* avant que celui-ci ne publie sa première nouvelle.

C'est dans *Letters Home*, le livre contenant la correspondance entre Sylvia Plath et sa mère, que l'on trouve l'image du bonheur et de la réussite affective et sociale. Ce sont là les lettres-écran, celles du non-dit, de la *reassurance*. Et si le mal

filtre, hésite entre la nécessité de dire et le besoin de taire, la femme déchirée préfère rester muette : «*J'ai souffert l'atrocité des soleils couchants. / Écorchée jusqu'à la racine / Mes fibres rouges brûlent et se crispent, une poignée de barbelés.*»

La dernière lettre de Sylvia Plath à sa mère date du 4 février 63 (elle mourait, sept jours plus tard) et rien n'y paraît de la douleur en phase terminale. «*En moi, jeune femme souriante. / Je n'ai que trente ans / Et comme les chats, j'ai neuf fois pour mourir.*» Un brin lasse, croit-on, épuisée par un hiver londonien implacable, Sylvia Plath écrit avec une rage telle, écrit dès quatre heures du matin, dans l'extrême urgence de l'état.

Avec *Je t'embrasse Sylvia*, tirée de la correspondance entre Sylvia et sa mère, l'écrivaine/poète devient donc personnage, entrant dans sa propre légende, revivant ainsi ce qui, déjà vécu, lui a laissé dire : «*Mourir / est un art, comme tout le reste. / Je le fais exceptionnellement bien.*»

1/ Au Café de la place de la Place des Arts, jusqu'au 20 avril. Avec Huguette Oigny et Christiane Proulx, mise en scène de Michelle Rossignol. Inf. : 842-2112.

*Ariel*, poèmes, Éd. des femmes, Paris 1978, traduit de l'anglais par Laure Vernière.  
*Trois femmes*, texte dramatique, Éd. des femmes, Paris, 1975, traduit de l'anglais par Laure Vernière et Owen Leeming.  
*Letters Home*, correspondance 1950-1963, Bantam Book, New York, 1977.